

Je suis arrivé le lendemain matin, gai comme un pinson. Le ciel était radieux. Des rickshaws attendaient à la queue leu leu devant la gare. D'humeur aventureuse, j'ai remonté la file pour m'installer dans l'engin de tête où somnolait un vieillard décharné dont le traditionnel dhoti laissait apparaître des jambes pareilles à deux bâtons noueux. L'homme s'est redressé avec nonchalance et m'a lancé un sourire joyeux qu'égayait une unique quenotte. Lorsqu'il a enfin compris le nom du village où je voulais me rendre, le vieux m'a regardé avec des yeux réprobateurs : « Bad place, no tourist, nobody ». Comme j'étais aguerrri et reposé, je l'ai laissé dire, sans démordre pour autant de ma destination. À court d'arguments et probablement de clients, l'homme a cédé. Je lui ai alors demandé s'il était possible d'enlever la bâche qui emmaillottait sa machine et m'empêchait de voir le paysage à droite comme à gauche. Le vieux m'a gratifié de son superbe sourire et, jovial, s'est penché pour attraper un minuscule parapluie multicolore qu'il a posé sur sa tête en guise de couvre-chef. Et de réponse.

Ainsi chapeauté, il m'avait l'air d'un grand échassier attendant la première bourrasque pour prendre son envol. Ou d'un E.T. indien qui aurait troqué sa bicyclette contre un rickshaw et allait m'entraîner avec lui dans l'espace en brailant « Maison ! Maison ! » Mais l'homme a démarré le moteur et les trois roues de mon imagination déjantée sont retombées sur terre. « Too much rain, monsoon, monsoon ! Not good season ! » a-t-il crié pour dominer la pétarade. Je l'ai laissé dire, me calant dans mon siège pour mieux jouir de la magie du panorama : un cou maigrichon surmonté d'une tête d'oiseau, coiffé du plus improbable des chapeaux, l'ensemble parfaitement détourné sur un fond de manguiers, bananiers et rizières, et encore les manguiers, les bananiers et les rizières... Des verts, sur tous les tons, à perte de vue autour du petit parapluie... Cela aurait pu me mettre la puce à l'oreille !

Et puis j'ai découvert mon village, le même que sur papier glacé, celui qui m'avait fait longuement rêver au printemps alors que je débrouillais les derniers nœuds de mon divorce. Il y avait juste ce qu'il fallait de vie autour. Des paillotes fermées pour le

mois corsetaient une longue plage de sable blond. Ça et là, des sacs plastique et de vieilles sandales abandonnées rappelaient des mois plus actifs. Depuis mon arbre, car je logeais dans une cabane perchée, j'entendais le roulement des vagues. La douche était froide, extérieure et collective, mais il ne m'en fallait pas plus. L'Inde m'offrait enfin le paradis. J'avais déjà oublié tous mes griefs à votre rencontre. Vous aviez prédit un séjour idyllique ; il s'annonçait meilleur encore.

Après un copieux déjeuner dans l'unique restaurant ouvert où, pris d'une joyeuse fringale, je me suis régalé de crevettes géantes arrosées d'une mystérieuse sauce rouge puissamment épicée. De grandes goulées de bière m'ayant aidé à éteindre le feu d'artifice, j'ai profité de la quiétude ambiante pour flâner des heures sur la plage, alternant sieste sous les cocotiers et marche les pieds dans l'eau. Une journée de sain repos vraiment...

Lorsque, le soir, j'ai rejoint mon abri, j'étais, je le croyais farouchement, définitivement adopté. Mother India m'avait ouvert ses bras, Bombay n'était qu'une épreuve sur le chemin du nirvana, un bizutage. J'avais tiré le ticket gagnant. Je voulais ne plus bouger de ce perchoir, voir les jours s'écouler, identiques, les uns après les autres, éternellement... J'allais jeter au feu - ou à la mer - mon passeport et mon billet d'avion, me convertir qui sait ? J'étais, peut-on dire, dangereusement euphorique. Pour preuve : rien n'a troublé mon sommeil, pas même le rat têtu qui se planquait sous l'unique meuble de la cabane d'où je n'avais pu le déloger. Qu'importait ! J'ai accepté sa compagnie, et son gros œil planté sur moi a fini par m'hypnotiser, au point que j'ai cru reconnaître en lui un touriste réincarné. M'imaginant finir moi-même en quadrupède après plusieurs vies... Le lendemain, j'ai trouvé plus folle que moi !

Quel âge avait-elle ? Entre dix-huit et vingt ans, je ne saurais dire. Un visage poupin sur un corps amaigri... Elle ne mangeait que des bananes depuis plusieurs semaines déjà. Et encore... Je l'ai rencontrée sur une petite route sinueuse alors que je remontais à scooter vers les villages du nord. Un rêve d'adolescent, le scooter cheveux au vent, même si ma tignasse s'était considérablement éclaircie. Bref, la fille était sur le bas-côté en train de cueillir de l'herbe qu'elle offrait à une vache. Il faut se méfier des femmes et des vaches, et surtout des femmes qui prétendent être des vaches, bien que

certaines qui, comme mon ex-femme, nient en être, sont pourtant plus vaches qu'une vache. Tout ça pour dire que j'aurais dû poursuivre ma route. Mais la fille m'a ému, pieds nus et solitaire dans cette nature luxuriante avec une grosse trompette rose - une fleur de datura, je l'apprendrai plus tard - plantée dans sa lourde chevelure filasse. L'image d'Épinal de la hippie des années soixante-dix ! Soit. Mais je pouvais difficilement ignorer son sourire angélique. Je me suis arrêté. Et là, au bord de ce petit chemin, dans la moiteur torride de ce milieu d'après-midi, elle m'a raconté avec gravité son histoire et sa révélation.